



Beyle Henri ,dit Stendhal (Grenoble 1783, Paris 1842

Catherine Mariette

► **To cite this version:**

Catherine Mariette. Beyle Henri ,dit Stendhal (Grenoble 1783, Paris 1842. Dictionnaire de l'autobiographie, 2017. hal-01934427

HAL Id: hal-01934427

<https://hal.univ-grenoble-alpes.fr/hal-01934427>

Submitted on 26 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BEYLE HENRI, DIT STENDHAL (Grenoble 1783, Paris 1842)

Henri Beyle connaît une enfance perturbée par la mort prématurée de sa mère, alors qu'il n'avait que sept ans. Autour de cette fracture fondamentale, il organise le récit de sa vie : « Il se trouva qu'avec ma mère finit toute la joie de mon enfance », écrit-il à la fin du chapitre III de la *Vie de Henry Brulard*, son autobiographie, rédigée entre 1835 et 1836. À partir de ce cet événement, privé de la société de camarades de son âge, reclus dans l'appartement de son père et de son grand-père, le narrateur fait le récit du « triste drame de [s]a jeunesse », livrée à la sévérité de son père qu'il déteste, à la tyrannie de l'abbé Raillane, son précepteur, et aux méchancetés de sa tante Séraphie. Ses seules consolations lui viennent de l'affection que lui portent sa tante Élisabeth, son grand-père Gagnon et sa sœur Pauline. La configuration familiale définit des affects mais aussi des espaces sociaux et politiques et l'autobiographie dessine, au gré des portraits familiaux, la physionomie d'une petite ville de province sous la Révolution.

En 1799, le jeune homme arrive à Paris pour préparer le concours de l'École polytechnique auquel il ne se présente pas : il rêve d'écrire des comédies et de connaître l'amour. Récit d'une vocation autant que réflexion sur la manière la plus juste et la plus vraie d'écrire sa vie, cet ouvrage, inachevé, bouleverse les codes de l'écriture autobiographique de l'époque, comme l'avaient déjà fait *Souvenirs d'égotisme*, quelques années plus tôt, en 1832. Alors que, dans ce récit, lui aussi inachevé, il prévoyait de raconter « son petit voyage à Paris du 21 juin 1821 au ... novembre 1830 », il se limite à la narration des deux premières années de cette période et tente, à travers certaines anecdotes, de décrire et d'analyser la société mondaine qu'il fréquente alors dans les salons de Mme de Tracy et de Mme Pasta. L'auscultation de ce monde parisien s'accompagne toujours du désir de se connaître soi-même à travers le regard des autres. Dans les deux autobiographies inachevées, les femmes que Stendhal a aimées occupent une large place : « la plupart de ces êtres charmants ne m'ont pas honoré de leurs bontés ; mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie », lit-on au chapitre II de la *Vie de Henry Brulard*. Cette déclaration résume en particulier l'amour impossible que Stendhal éprouve pour la fière et distante Métilde Dembovski qu'il aime sans retour entre 1818 et 1821. *De L'amour* (1822), est un essai qui doit autant à l'adhésion à la philosophie des Idéologues qu'à cette difficile expérience amoureuse : il s'agit de rendre logique et de ranger dans l'ordre de la généralité un désespoir tout personnel. L'impossibilité de l'amour réel encourage le fantasme et la « cristallisation » dont Stendhal définit le principe. L'amoureux, « amoureux de l'amour » plus que de la femme réelle, construit en imagination une femme parée de toutes les perfections : « [...] j'entends par *cristallisation* une certaine fièvre d'imagination, laquelle rend méconnaissable un objet le plus souvent assez ordinaire, et en fait un être à part » (*De L'amour*, chapitre XV).

Mais le désir autobiographique naît, chez Stendhal, bien avant la rédaction de ces ouvrages qui ne couvrent qu'une partie très limitée du récit de vie. Dès 1822, en effet, Henri Beyle rédige des notices biographiques, fragments brefs où sont retracés des moments importants de sa vie : amours, goûts, caractère, livres écrits y font l'objet de rapides aperçus. Outre ces fugaces tentatives, liées de près à l'écriture biographique qui marqua le début de son entrée en littérature (*Vies de Haydn, Mozart et Métafaste* paru en 1815), l'écriture au jour le jour commence, le 18 avril 1801, sous la forme d'un journal, alors que le jeune Beyle vient d'arriver en Italie, comme sous-lieutenant de cavalerie de l'armée de Bonaparte. Cette entrée dans l'écriture de soi fait l'objet d'une déclaration solennelle : « J'entreprends d'écrire l'histoire de ma vie jour

par jour ». Le journal raconte détails et anecdotes de son quotidien à Milan, à Paris ou en voyage. C'est aussi un document précieux sur les aventures d'un fonctionnaire impérial (entre 1806 et 1813, il est adjoint aux commissaires des guerres, inspecteur du mobilier de la Couronne, auditeur au Conseil d'État), entraîné dans les guerres napoléoniennes. Le diariste s'observe, se scrute par l'écriture et le journal devient le lieu d'un exercice sur soi et un instrument de connaissance (du monde, de soi dans le monde) : « J'ai besoin de méditer sur ma conduite, je le fais la plume à la main, c'est diminuer l'influence des passions sur les jugements qu'on porte sur soi », écrit-il le 25 mars 1805. Pour mesurer l'être qu'il devient, il relit ce qu'il a écrit, à différentes périodes de sa vie et commente celui qu'il a été à l'aune de celui qu'il est devenu : en même temps qu'elle révèle, l'écriture construit. Le projet diariste se diluera autour des années 1814-1815, au moment de la publication du premier ouvrage de Stendhal, et ne subsisteront que des marginales et des notes datées, disséminées sur des supports variés. On ne voit plus alors de coulée continue de l'écriture diariste à partir de ce moment-là mais des écrits de voyage qui sont souvent des autobiographies déguisées : le guide des *Promenades dans Rome* (1829) ou le marchand de fer des *Mémoires d'un Touriste* (1838) sont autant de visages cachés de Stendhal. La manie pseudonyme de l'auteur (Paul Léautaud en a recensé plus d'une centaine) est d'ailleurs le signe de cette tentation à se dire sous la forme d'un autre qui culmine dans *Les Privilèges* (1840) où Stendhal énumère ses désirs de métamorphose ou d'invisibilité (ce qui lui permettrait de deviner les pensées d'autrui). La correspondance, autre forme de l'écriture personnelle introspective, formatrice tout autant que le journal, date, elle aussi, du premier séjour en Italie en 1800. Stendhal s'adresse surtout à sa sœur comme à un autre lui-même et en lui prodiguant conseils de lecture et préceptes de vie. Cette écriture épistolaire ne cesse qu'avec sa mort, en 1842 : Stendhal, frappé d'apoplexie, meurt brutalement sur le pavé de Paris, laissant sur le métier un certain nombre de projets inachevés.

Sans toutefois réduire l'œuvre stendhalienne à n'être qu'une autobiographie (avouée ou déguisée) et trouver avec Gérard Genette que « le texte stendhalien marges et bretelles comprises n'est qu'un » (« Stendhal, *Figures II*, Le Seuil, 1969), force est de constater que l'écriture de soi occupe une large place dans la production de Stendhal, même si elle n'a pas toujours été destinée à la publication. Au fil de ses écrits personnels, l'auteur s'est construit un personnage et une doctrine de vie qu'il nomme lui-même le « beylisme ». Pour lutter contre sa propre sensibilité, il a besoin de s'armer d'un certain positivisme et d'une froideur énergique qui ne s'encombre pas de l'hypocrite consensus aux idées reçues de la plupart de ses contemporains. À cette morale peu ordinaire, des générations de critiques et de lecteurs très divers se sont identifiés au point de constituer une sorte de communauté de « Happy few », unis dans le culte parfois fétichiste de la vie et de l'œuvre d'Henri Beyle.

Jean Starobinski, « Stendhal pseudonyme », *L'œil vivant*, Gallimard, 1961 ; *Stendhal et les problèmes de l'autobiographie*, dir. Victor Del Litto, Presses Universitaires de Grenoble, 1976 ; Béatrice Didier, *Stendhal autobiographe*, PUF, 1983 ; Brigitte Diaz, *Stendhal en sa correspondance ou « l'histoire d'un esprit »*, Paris, Champion, 2003 ; « Présentation », Stendhal, *Journaux & Papiers*, éd. Cécile Meynard, Hélène de Jacquolot, Marie-Rose Corredor, Grenoble, ELLUG, 2013.

Voir égotisme, *VIE DE HENRY BRULARD*.

Catherine Mariette-Clot